

FRANCE RENUCCI

Géographie de la révolte

Les Reclus étaient cinq frères (d'une famille de douze enfants) : Paul, médecin, compagnon de route des anarchistes, Armand, qui visita l'Amérique centrale, Onésime, géographe, qui explora l'Europe et l'Afrique, Elie, écrivain, ethnologue, deux fois banni de France et enfin Elisée, lui aussi exilé à deux reprises, né en 1830, mort en 1905, géographe et théoricien de l'anarchisme. Proches tout au long de leurs vies, ils le restent aujourd'hui en figurant tous les cinq, par ordre alphabétique, dans *Le Petit Robert* et le dictionnaire *Larousse* qui consacrent à chacun une notice.

Graffitis sur
un pupitre à la
Chambre des
Députés, 1945,
© Roger-Viollet.

« L'histoire d'un ruisseau, même de celui qui naît et se perd dans la mousse, est l'histoire de l'infini. Ces gouttelettes qui scintillent ont traversé le granit, le calcaire et l'argile; elles ont été neige sur la froide montagne, molécule de vapeur dans la nuée, blanche écume sur la crête des flots [...] Toutefois, notre regard n'est point assez vaste pour embrasser dans son ensemble le circuit de la goutte [...] Faibles comme nous le sommes, nous tâchons de mesurer la nature à notre taille, chacun de ses phénomènes se résume pour nous en un petit nombre d'impressions que nous avons ressenties. [...] La source surtout, l'endroit où le filet d'eau, caché jusque-là, se montre soudain, voilà le lieu charmant vers lequel on se sent invinciblement attiré. Délivrée de sa prison, la nymphe joyeuse regarde le ciel bleu, les arbres, les brins d'herbes, les roseaux qui se balancent; elles reflète la grande nature dans le clair saphir de ses eaux, et sous ce regard limpide, nous nous sentons pénétré d'une mystérieuse tendresse. »

Le Ruisseau d'Elisée Reclus est un faux fleuve tranquille. Il roule toute l'histoire des hommes, petite écume de la terre. Le géographe de Bruxelles, Genève et Paris, n'est pas, comme Jean-Jacques Rousseau, un promeneur solitaire à la recherche de l'extase botanique qui révèle le moi secret du penseur égotiste. S'il prend le sentier perdu dans les saules, c'est pour retrouver la source de l'humanité. Comprendre Reclus, fils d'un pasteur protestant qui a jeté sa religion aux orties pour s'aligner, avec Michelet, dans la file d'attente des révolutionnaires, c'est rechercher dans ses pages les sources de la pensée sociale d'une époque. Ce géographe « universel » ne lisait pas, comme Marx, l'heure à l'horloge de la gare de Londres ou de Francfort. Sa pensée du ruisseau devenu rivière, fleuve, océan, allait du Mississippi au Iénisséi, est mondiale et généreuse. Pour lui, la géographie pouvait offrir à la Révolution une corbeille de noces garnie des mille et trois vérités nues apparues au promeneur très attentif.

Mais avant tout, comment devient-on géographe en 1857, à une époque où la discipline universitaire n'existe pas? « Voir la Terre, c'est pour moi l'étudier, et je crois qu'il vaut beaucoup mieux d'observer la nature chez elle que de se l'imaginer du fond de son cabinet. Voilà pourquoi je veux voir les volcans d'Amérique du Sud, je veux aussi voir les Andes pour jeter un peu de mon encre sur leur neige immaculée. » Élisée Reclus serait resté un marcheur infatigable doublé d'un joli talent de plume si ses pairs de la Société de géographie n'avaient accepté sa méthode exploratoire (1862) et si la maison Hachette, consacrant cet adoubement, ne lui avait confié la rédaction de guides, touristiques avant l'heure, les *Guides Joanne*, (nourrissant ainsi,

à son insu, tous les amis anarchistes du géographe qui devenaient co-auteurs), tout en lui commandant, pour le publier en fascicules mensuels très peu chers, ce qui deviendra sa monumentale *Géographie Universelle*.

Serait-il devenu géographe s'il n'avait été républicain enthousiaste ? Ses études étaient de théologie et il vivait encore en famille (à Orthez) au moment du coup d'État de 1851. Ses frères et lui, révoltés par la chute de la République, « veulent aussitôt faire imprimer un appel et battre ville et campagne pour grouper à l'Hôtel de ville toutes les forces de résistance... » Las ! Il fallut fuir, le maire ayant reçu l'ordre d'arrêter tous les républicains. Comme il aimait beaucoup Madame Reclus, il la prévint discrètement, elle trouva les cinq cents francs nécessaires au départ de deux de ses fils, Elie et Elisée qui embarquent aussitôt pour l'Angleterre, ravis d'y poursuivre leurs « études sociologiques ». Ainsi, prit forme le premier voyage. De l'autre côté de la Manche, les frères se séparent et Elisée prend la route de l'Irlande. Indigné de la misère qui y règne, il analyse les mécanismes de la domination anglaise, comparant la faiblesse des investissements réalisés par les Lords propriétaires et les lourds prélèvements sur les récoltes des métayers. Il en garde pour toujours l'idée que la propriété de la terre est une des conditions nécessaires à la liberté des individus. Là s'affirment ses premières convictions en même temps qu'il décide de devenir géographe. Il voyage, passe l'Atlantique, visite les Amériques...

Dans *Histoire d'un ruisseau*, (offert en récompense aux distributions de prix dans les écoles), Elisée Reclus se demande déjà pourquoi l'industrie s'arroge le droit de polluer des eaux, d'empoisonner des rivières. Il a vu, de par le monde, la misère des campagnes touchées par des famines, découvert l'esclavage à la Nouvelle-Orléans dans les plantations de cannes à sucre. Il avait alors « brûlé les idées mortes [...]. J'ai fait un paquet de toutes les hardes du vieil homme et je les ai jetées dans le Mississipi ». La révolte du géographe le conduit à écrire une géographie de la révolte. Devenu athée, ce grand marcheur écrira pour l'homme et non pour un Dieu dont les ministres recommandent la soumission à l'ordre esclavagiste. Il pense, un moment, s'arrêter dans la Sierra Nevada, en Colombie, pour y créer une communauté d'hommes libres. Il préfère revenir en Europe adhérer à ces sociétés de penseurs qui récusent les dogmes. Le ruisseau, la montagne, les océans, ne sont pas des « leçons de choses » mais de politique. Pour ce précurseur, les arbres et les fleuves ont une histoire et les hommes un environnement. « Notre liberté dans nos rapports avec la Terre consiste à en reconnaître les lois pour y conformer notre existence. » Par ces lois, on peut apprendre les raisons de

l'oppression, de la répartition inégale des ressources et des revenus, et la lutte nécessaire pour avoir « du pain pour tous ». À « l'économisme », future religion, il oppose la perception concrète, par la géographie, des réalités du monde. Son savoir géographique lui permet de souligner les inégalités dues à l'histoire, de dénoncer le morcellement désastreux de l'Europe. La disparition des formes d'agriculture collective, la succession des droits de conquête lui donnent à penser que la fusion des peuples dans des *fédérations* de plus en plus vastes, sans tutelle de gouvernements, États ou nations, est l'idéal à atteindre : « L'absence de gouvernement, c'est l'anarchie, la plus haute expression de l'ordre ».

Il aurait pu adhérer à la Fraternité internationale du compagnon Bakounine qu'il avait rencontré à Paris s'il n'avait répugné à entrer dans une société secrète. Il pense alors, comme son frère Paul, que la révolution doit d'abord être politique, toutes classes confondues, avant d'aborder les réformes économiques. Après avoir adhéré à la Ligue de la Paix et de la Liberté réunie à Berne en 1868, il se sépare de la majorité libérale, républicaine et bourgeoise pour rejoindre les socialistes. Adhérant à l'Association internationale des travailleurs de Londres, il s'oppose très vite à Marx, le centralisateur, l'économiste, qui ne voit en Reclus, qu'un simple « compilateur » tandis que Engels le traitera de « cafouilleur » et d'« impuissant ».

Hostile à toutes les formes de contrainte bourgeoise, (y compris au mariage légal), Elisée Reclus, modèle d'austérité, s'engage comme garde national en 1870 avec ses frères Elie et Paul. Quand Nadar installe « révolutionnairement » (c'est-à-dire sans autorisation) sa compagnie d'aérostiers et deux ballons place Saint-Pierre à Montmartre pour surveiller les mouvements de l'ennemi, Elisée Reclus vient le voir : « Je crois que je pourrai vous être utile. À l'« avantage d'être plus lourd que l'air », je joins celui d'être géographe et un peu météorologiste. En outre, j'ai de la volonté. » Emprisonné au Fort de Châtillon, déporté par les Versaillais au fort de Quelern en rade de Brest, puis sur l'île de Trébéron, il passe en Conseil de guerre. Reconnu coupable d'avoir porté les armes dans l'insurrection, il est condamné à la déportation en Nouvelle-Calédonie. Savants étrangers et ambassadeurs protestent, Nadar apporte son témoignage et intervient de multiples fois auprès de Thiers pour commuer la peine en bannissement. L'amitié de Nadar pour Reclus, d'ailleurs, ne se démentira jamais ; il écrit en 1893 à Léon Daudet que « avec l'âme la plus haute qui soit pour moi, avec mon si grand et cher Elisée (Reclus), j'en suis finalement venu à l'anarchie pure et simple, qui m'apparaît comme l'unique vérité de demain. »

Reclus s'installe à Vevey, en Suisse, où il commence la rédaction de sa *Géographie universelle*, (à laquelle il associe Kropotkine (physicien) pour la description des pays froids. Il devient membre de la Fédération jurassienne et y retrouve son frère Elie et Bakounine. Avec le même Kropotkine, l'Italien Casiero et James Guillaume le jurassien, ils jettent les bases de la doctrine de l'anarchisme communiste, ou *communisme libertaire*. Ses conférences à travers l'Europe lui permettent de rencontrer les compagnons de la cause et d'affiner ses positions. Solidaire des anarchistes parisiens, il écrit beaucoup dans les journaux (les combats d'idées passent par la presse), donne des articles au *Révolté* et adhère à la théorie de la « propagande par le fait ». Depuis la loi Duffaure (1872), les militants, ouvriers ou anarchistes, contraints à la clandestinité, enclenchent des actions violentes. La « propagande par le fait » est considérée comme utile et édifiante pour la classe ouvrière. La propagation par « des actes, de l'idée révolutionnaire » exige de « sortir du terrain de la légalité » et d'avoir recours « aux sciences techniques et chimiques ». Le jurassien Brousse, chimiste, appelle la science à la rescousse « comme moyen de défense et d'attaque. » La longue dépression économique des années 1880-1885 favorise la mobilisation des ouvriers dans des flambées de grèves spontanées. On peut lire dans *Le Révolté* que la grève est « la guerre des poings fermés sur le manche d'un couteau ou la crosse d'un pistolet ». Et les chansons envoient au diable le légalisme d'un Jules Guesde, telle cette *Dynamite* :

« Nos pères jadis ont dansé
Au son du canon du passé
Maintenant la danse tragique
Veut une plus forte musique
Dynamitons, dynamitons ! »

De nombreux anarchistes sont pour la violence, ils l'écrivent, le disent et la pratiquent. La guerre sociale, terroriste, est en marche.

En 1882, à Roanne, un ouvrier tire sur un patron (sans le blesser) ; il est condamné à huit ans de bague. Son acte est le prélude aux attentats commis par « la bande noire » où les compagnons s'en prennent aux notaires, aux patrons, mais aussi aux maires et aux curés. Les procès collectifs indignent la presse anarchiste et de nombreux articles louent « la bonne technique insurrectionnelle : capture d'otages, reprise de possession du capital, surprise de l'ennemi à domicile, emploi des moyens scientifiques, assimilation de toutes les têtes de l'hydre bourgeoise ».

Partisans et détracteurs de l'action directe ou « reprise individuelle » s'affrontent à l'occasion des procès comme celui de Duval (janvier 1887), accusé d'avoir allumé un incendie pour cambrioler un hôtel et d'avoir frappé un flic « au nom de la liberté ». Il est condamné à mort (peine commuée par Jules Grévy en travaux forcés) pour avoir commis un acte anarchiste. N'appartenait-il pas au groupe connu de la police des Panthères des Batignolles ? « Le vol n'existe, déclare Duval à l'audience, que dans l'exploitation de l'homme par l'homme ». D'autres affaires similaires mettent à jour les divergences : Jules Guesde condamne et Jean Grave, rédacteur en chef du *Révolté* proteste : « Le peuple n'entend pas que l'on vole au nom de l'égalité ». Paul et Elisée Reclus sont, eux, solidaires dans les fraternités du drapeau noir, « couleur de la misère et du désordre », des vengeurs des compagnons martyrisés qui entrent dans l'histoire en sacrifiant leur vie à la cause. La « reprise individuelle », forme d'action importée de Russie par des nihilistes à la française, recommande le terrorisme individuel comme moyen de propagande. Les publications anarchistes françaises comme *L'Étendard révolutionnaire*, *La Varlope* ou *La Révolution sociale* développent des campagnes d'information sur les méthodes d'action scientifiques, organisent des tombolas dont les lots sont des armes à feu, avertissent les militants des dangers des substances chimiques, publient des méthodes de fabrication des bombes, certaines feuilles se risquent même à publier des appels à l'incendie. Le faux-monnayeur morbihannais Charles Gallo achète de l'acide prussique, emprunte un revolver, intoxique la corbeille de la Bourse où il provoque la panique par ses coups de feu, sans tuer personne. Au tribunal, il déclare qu'il a accompli « un acte de propagande par le fait des doctrines anarchistes ». Il passera vingt ans au bagne en Nouvelle-Calédonie.

Ravachol devient très vite un de ces « brigands » dont Bakounine n'admettait qu'avec réticence qu'ils fussent les francs-tireurs de l'anarchie. Dès son premier attentat en 1892, ses actions sont soutenues par *La Révolte* qui considère ses attentats, même meurtriers, comme une réponse appropriée à la sévérité de la justice de classe. Mais Ravachol n'est pas un pur et ardent militant d'une seule cause, il n'hésite pas à déclarer au tribunal : « Si j'ai tué, c'était pour satisfaire d'abord mes besoins personnels, puis pour venir en aide à la cause anarchiste, car nous travaillons pour le bonheur du peuple ». Sa défense n'est pas du goût de tous les compagnons : « Ravachol ? nous ne le connaissons pas, la Révolution demande un travail sérieux », peut-on lire dans *Le Révolté*. À l'aumônier venu l'assister au pied de l'échafaud dressé pour lui à Montbrison, Ravachol dira : « Je m'en fous du Christ, ne me le montrez pas, je lui cracherai dessus. » Pourtant Elisée Reclus le soutiendra

toujours : « Je connais peu d'hommes qui le surpassent en générosité ».

Auguste Vaillant l'Ardennais, un des premiers anarchistes à revendiquer son action, exécuté à l'âge de trente-trois ans, est, lui, unanimement défendu par les anarchistes. Il avait posé une bombe en pleine séance à la Chambre des députés, interrompant la séance pendant vingt minutes. Aucun mort. La détonation avait libéré des milliers de petits projectiles, blessant quelques députés, un huissier et des invités de la tribune. « Si j'avais voulu tuer, dira Vaillant, j'aurais mis des balles. J'ai mis des clous ». Les députés arrachent de leur redingote des caboches, des clous de trois centimètres. Le Président Charles Dupuy (celui des lois scélérates), qui a le cuir chevelu en sang, reprend la séance d'une assemblée discréditée par le scandale de Panama mais qui ne veut pas tomber sous les coups des anarchistes. Vaillant, autodidacte avide de philosophie et de botanique, disait à ses juges : « Vous appartenez à cette couche de privilégiés qui ignorent tout de l'enfer social ». Où avait-il trouvé l'argent nécessaire pour fabriquer sa bombe ? Un anarchiste cambrioleur lui avait prêté cent francs, et madame Paul Reclus (épouse du frère d'Elisée), vingt francs. Comment la police n'avait-elle pas su qu'il avait acheté de l'acide sulfurique, de la « poudre verte » aussi puissante que la dynamite ? Comment ces préparatifs avaient-ils pu passer inaperçus dans un hôtel meublé du quartier Montparnasse ? Vaillant a laissé un document, sorte de testament intitulé le *Journal de mon explosion* relatant minutieusement ses préparatifs, expédié le jour de l'attentat au chirurgien Paul Reclus. « Je pourrai mourir tranquille, écrit-il, après avoir donné la dernière goutte de mon sang pour les idées libertaires. »

Ravachol, Vaillant, Henry, Caserio, lequel, après avoir tué Sadi Carnot, jurait de tuer le roi et le pape s'il retournait en Italie, prenant soin d'ajouter « pas tous les deux à la fois, ils ne sortent jamais ensemble » : les attentats ne cessent jamais vraiment, même s'ils se raréfient après le procès des Trente (août 1894). *La Révolte* et *Le Père peinard* se sabordent. Paul Reclus prend la fuite face aux amalgames des accusations d'associations de malfaiteurs. Et si Elisée Reclus critique les modalités des actes violents de la « propagande par le fait » : « les fusées qui partent au hasard pour démolir des escaliers ne sont pas des arguments », il pense qu'il faut admettre « l'explosion d'une justice rudimentaire » et il refuse de « prendre parti contre le malheureux pour justifier ainsi d'une manière indirecte tout le système de scélératesse et d'oppression qui pèse sur lui et des millions de semblables, jamais. »

De retour à Paris en 1890, il n'y restera que quatre ans et préférera re-

joindre l'université de Bruxelles. L'enseignant en lui n'oublie jamais sa « dignité de géographe, bien qu'anarchiste et d'anarchiste bien que géographe ».

Dans *L'Évolution, la Révolution et l'idéal anarchique*, publié en 1897, Reclus laisse la trace de ses idées : il ne veut pas que le mouvement révolutionnaire s'enlise au service de la dictature d'un clan politique. La liberté des organisations ouvrières à l'égard des partis doit être totale. Le suffrage universel est un trompe-l'œil pour les travailleurs. Seule l'organisation des forces productives peut conduire à la fédération des peuples, dans l'abolition des États. Son expérience de géographe et la description raisonnée du monde entreprise à Vevey renforcent ses convictions. Il place l'individu au centre moteur de la libération sociale. La « lutte des classes » ne doit pas fait oublier « la décision souveraine de l'individu » et la nécessité d'une destruction complète et immédiate de l'État. Attentif aux désirs des Jurassiens, il critique Marx, le prophète de la disparition des classes moyennes et de la petite industrie. Pour Reclus, ces activités, loin de disparaître, prospéreront. Elles représentent aussi les forces de progrès. Les vues de Marx ignorent la géopolitique et l'affrontement des grandes dominations, celles des États-Unis et de la Russie, qui se dessinent déjà dans le monde. Elles ignorent ce qu'Elisée Reclus percevait très clairement : les stratégies politiques et militaires, l'impérialisme forcené des *Yankees* sur le continent américain, le dépeçage colonial de l'Afrique et de l'Extrême-Orient, mais aussi les ruptures de demain annoncées sur le terrain par le développement très inégal des peuples de la planète.

La Ravachole,
« hymne à
l'explosion »,
sur l'air de *La
Carmagnole* et
du *ça ira*, paru
dans
*l'Almanach du
Père Peinard*.